

« Plus de conscience ! »

*Entretien avec Michel Lequenne
à l'occasion de la parution de son livre
Le Catalogue (pour Mémoires) ¹*

ContreTemps : *Entre ton précédent ouvrage, Le Trotskisme, une histoire sans fard, et celui-ci, Le Catalogue, il y a évidemment un fil, une méthode qui se prolongent : le « contrepoint de l'auteur ».*

Michel Lequenne : Dans cette histoire du trotskisme, livre strictement d'histoire, je me suis efforcé de faire part en contrepoint de mon expérience personnelle, afin de mieux souligner la dimension proprement historique des événements. Des membres de la revue *Dissidences* ont écrit qu'avec ce livre j'écrivais ma biographie. Non ! Le « contrepoint de l'auteur » visait seulement à montrer mon enracinement dans cette histoire. Les Mémoires, c'est autre chose : la personne prend la première place.

Hasard de la naissance, mon histoire personnelle est parallèle aux cahots de toute l'histoire du siècle, et ma vie a été bouleversée par chacun d'eux. Né en 1921, à la fin de la guerre civile en Russie, au milieu de gens sortant de la Première Guerre mondiale, mon enfance est dominée par la crise qui jeta la famille dans la misère. Mon premier emploi, à quatorze ans, commence quelques mois avant juin 1936, et la première grève à Orcher, à côté du Havre, et quelques années après... la guerre. Et cela a continué ainsi... Ma vie personnelle la plus privée a été bouleversée à chacun des cahots de l'histoire. Je ne pouvais pas séparer les deux. Ni non plus écrire seulement la vie d'un militant, sans l'histoire de sa pensée.

Un autre hasard a fait que les déterminations de ma vie ont été différentes de celles de la plupart des autres militants. Bruno Birger, un membre du PCI, avait organisé une enquête sur la manière dont nous étions, les uns et les autres, devenus trotskistes. Il s'est avéré que j'étais atypique, du fait qu'il n'y avait pas de militants dans ma famille, ni révolte contre elle, ni appartenance à un groupe opprimé. Mes parents étaient résolument athées, et s'ils m'avaient communiqué le mythe de la révolution, c'était celui de la Révolution française. Je ne savais donc rien de la révolution d'Octobre. Pourtant, je me souviens qu'à seize ans j'ai été touché par les procès de Moscou, que je n'étais absolument pas en état de comprendre. Je me suis tourné vers mon père pour avoir une explication. Il lisait *L'Œuvre*, le journal de Déat, alors socialiste de gauche, et il m'a répondu par cette phrase terrible : « Les communistes sont des gens qui se fusillent entre eux ! ». De quoi faire de moi un anticommuniste ! Mais mon père, avec sa grande honnêteté, était un esprit libre. Je lui dois beaucoup. Il avait été entraîné par ses amis dans la franc-maçonnerie, et m'a envoyé voir un « frère », coiffeur, qui me fit lire *Faux passeports* de Charles Plisnier : première rencontre avec le stalinisme.

¹ Le portrait de Michel Lequenne, reproduit sur la page ci-contre, est l'œuvre d'Ody Saban.

Puis un marin breton, assez fruste, nous fit part de son expérience de

MARXISME ET CULTURE

la guerre d'Espagne, où il était allé se battre « pour les petits enfants », et où il avait pu connaître les méthodes staliniennes. J'ai été alerté comme cela. A l'époque, je ne savais pas ce qu'étaient les hasards objectifs, ce fut le surréalisme qui me permit ensuite de constater qu'ils se bousculaient dans ma vie.

J'étais un enfant révolté. Le fait de ne pas pouvoir faire d'études fut pour moi un arrachement. Je répétais : « C'est injuste ! ». Ce sentiment d'injustice m'a ensuite conduit très tôt à des positions féministes, avant même que je connaisse ce mot.

Ce sont des déterminations à la fois conscientes et inconscientes qui ont guidé ma vie, dessinant son fil rouge, quasi en ligne droite. J'ai parfois pris des positions apparemment irrationnelles, par exemple en renonçant à un mariage qui me promettait une calme existence de petit-bourgeois. Cela s'explique par de multiples facteurs : ma révolte, une vague ambition littéraire, puisque, dès mes dix ans, j'écrivais des poésies.

CT : *Mais comment se transformer en historien quand sa vie a tellement été mêlée à l'Histoire ?*

M. L. : Ce qui m'a conduit à être historien, c'était avant tout mon désir de comprendre. D'où le plan de lectures qui m'a fait commencer par lire Hérodote et Thucydide, puis Voltaire, puis Michelet. Puis il y a eu la rencontre de deux données différentes, d'une part mes travaux sur Christophe Colomb, d'autre part les cahots de notre organisation dont je voulais comprendre le fond. Victor Serge, trouvé par hasard, a été mon « chemin de Damas », par le sentiment de comprendre enfin l'histoire toute proche. Bien avant mon *Histoire sans fard du trotskisme*, j'avais pris des notes et établi des plans, mais, paradoxalement, ce sont mes travaux sur Colomb qui m'ont permis de l'entreprendre. La découverte de l'Amérique est un véritable champ pour comprendre le matérialisme historique. Pourquoi l'Amérique a-t-elle été découverte à ce moment ? Pour des raisons économiques : le commerce des épices et des produits précieux, pour lesquels il fallait tourner le monopole musulman, le besoin d'or monétaire... Et cela alors que naissaient les grands Etats monarchiques. Mais, pour répondre au problème économique, il fallait résoudre les questions scientifiques : la taille de la terre, celle de l'océan qu'on croit unique... Pour trouver la vérité de Colomb, il m'a fallu appréhender l'histoire de la pensée. Après lui les « grandes découvertes » déclenchent un extraordinaire renouveau de la pensée en Europe, de Copernic à Giordano Bruno. Ce travail, apparemment éloigné des travaux marxistes ordinaires, m'a conduit à l'idée que le matérialisme historique ne devait pas être réduit à un matérialisme de la seule objectivité. La pensée, déterminée par l'objectivité, a sa propre dialectique, et cela doit être pris en compte du point de vue politique.

CT : *La « quatrième de couverture » du livre met en parallèle tes Mémoires avec Les Essais de Montaigne et les affinités entre les deux Michel. Mais Montaigne trouvait refuge dans sa bibliothèque pour se mettre à l'abri*



« PLUS DE CONSCIENCE ! »

des tourments du temps, toi tu n'es jamais resté enfermé dans ta bibliothèque...

M. L. : Là se jouent les déterminations sociales. Michel de Montaigne est l'intellectuel de la bourgeoisie dans sa première grande époque, à la pensée hardie. Il peut rester spectateur, mais un prolétaire ne le peut pas. Je n'ai jamais été ouvrier, mais ma vie m'a amené à comprendre ce que Marx entendait par la tendance à la prolétarianisation générale, phénomène qui ne cesse de prendre de l'ampleur aujourd'hui. Au Havre, le petit commis du coton que j'étais gagnait moitié moins que ses camarades ouvriers. Mon expérience de 36, c'est mon licenciement de petit commis, mon patron me disant qu'« on ne pouvait plus payer les gens pour ce qu'ils valent ». Vous imaginez avec quelle rage c'était reçu par le jeune orgueilleux que j'étais ! J'en ai entendu un autre clamer au milieu de la bourse des valeurs : « Mais à la canaille, autant on lui donnera, autant il lui en faudra ! » Cela fait un révolutionnaire pour la vie. Victime du système, et victime révoltée, cela m'a donné ma conscience de classe. Il faut y ajouter l'antimilitarisme issu de la Grande Guerre, celle qui a fait mourir pour les « marchands de canon », disait mon père.

CT : Ces choix de classe ne t'ont pas conduit à rejeter la culture bourgeoise ?

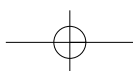
M. L. : Pour moi, il n'y avait pas de culture bourgeoise. J'ai découvert plus tard ce qu'elle comportait d'aspects de classe, mais ce commencement m'a permis de m'opposer aux conceptions simplistes de Lukács, principalement de sa saisie du romantisme. La notion très juste, introduite par les Russes, d'*intelligentsia*, implique qu'outre la lutte des classes fondamentales, il y a toujours des éléments, voire des couches de ce groupe social des intellectuels qui entrent en conflit avec l'idéologie dominante. C'est ce qui m'a permis de réviser profondément les idées reçues sur la littérature, tel le mythe du « classicisme », censé être dans un rapport de détermination directe avec le régime absolutiste de Louis XIV, alors que l'unité de création sous ce règne n'existe pas. Par exemple, le libertin masqué qu'était Molière a joué avec la protection royale dans son *Tartuffe* et son *Dom Juan*, mais les jésuites et les grands ne s'y sont pas trompés, et l'ont violemment rappelé à l'ordre.

CT : Ce goût pour la culture ne t'a-t-il pas marginalisé dans le milieu militant ?

M. L. : Dans une certaine mesure, oui ! Mais déjà, dans les Auberges de Jeunesse, j'avais rencontré des jeunes qui avaient une autre culture littéraire que moi. A la Libération, le mouvement trotskiste était imprégné de surréalisme, et c'était moi qui étais en retard. Cela a bien changé ensuite. Cela dit, effectivement, lisant plus d'anciens que de modernes, j'étais différent de mes camarades. Au fond, j'ai toujours été un marginal dans notre organisation, ce qui a comporté des avantages et des désavantages.

CT : Parle-nous des avantages !

M. L. : Cela m'a évité de succomber aux modes successives, telles qu'on les a vues sévir dans les pages « culture » de Rouge, quand il a été quotidien.





MARXISME ET CULTURE

C'était un avantage relatif, mais qui m'a fait gagner les meilleurs militants, les esprits les plus ouverts.

CT: *Le lien entre culture et révolution, on le retrouve sur la couverture du Catalogue, qui juxtapose les photographies de Marx et de Breton. Peux-tu dire comment Lequenne, le trotskiste, est devenu aussi Michel, le surréaliste ?*

M. L.: J'ai été très tôt pro-surréaliste, pour avoir lu dès 1952 les *Entretiens* d'André Breton, qu'il avait adressés à la rédaction de *La Vérité* : pour moi, ce fut un autre « chemin de Damas », une révélation. Mais j'y étais préparé par ma passion de l'art, nourrie dès mon adolescence, et qui s'est exacerbée après la Libération. Mon premier livre, *Marxisme et esthétique*, présente en couverture un tableau de Braque : une sorte de provocation pour le milieu militant. Pendant longtemps, j'ai eu pour seule décoration des lieux où j'habitais une reproduction du *Fleuve d'Héraclite* d'André Masson, artiste dont je ne savais rien, mais qui m'avait fasciné, à cause d'Héraclite. Dans l'art moderne, c'est la peinture surréaliste qui a répondu à mes attentes, pour moi sorte de continuité de l'art romantique. J'ai adoré la revue surréaliste *Médium*, dont chaque numéro était illustré par un seul artiste, chacun nouveau pour moi. Et entre surréalisme et trotskisme, au lendemain de la guerre, un autre point commun était l'antistalinisme. Plus tard, dans nos rangs, on me tenait pour « le surréaliste », celui qui protestait quand on plaquait le mot « surréaliste » sur n'importe quelle rencontre incongrue de la vie courante. Mais pour ma rencontre effective avec le mouvement surréaliste, il a fallu attendre le rapprochement politique, à partir du « Manifeste des 121 ». Cela dit, j'ai toujours gardé de petits différends avec une certaine orthodoxie surréaliste. Par exemple, le « Lisez-ne lisez pas », excluant Rabelais et Molière, ou encore leur rejet du roman. Je me souviens d'avoir dit à Benjamin Péret : « Et *Les Liaisons dangereuses* ? » Il m'a répondu : « Ce n'est pas un roman, c'est de la poésie. » Avant 68, c'est Jean Schuster qui était mon truchement avec le mouvement surréaliste, mais il me tenait à distance du groupe. Ce ne fut que grâce à ma rencontre avec Vincent Bounoure, après 68, que se sont noués des liens profonds entre nous, comme des liens renoués entre trotskisme et surréalisme. Il insistait sur ce que le surréalisme était un « mouvement », échappant à toute dogmatisation. Il le situait ainsi en histoire. Nous en revenions à la rencontre Trotsky-Breton comme sommet de ce mouvement.

Une autre étape de ce rapprochement aura été ma pratique de la critique d'art, pour dépasser l'immédiat et pour comprendre ce qu'il y avait de commun aux arts de tous les temps et de tous les espaces et ce qui les différençait. Et j'ai pu développer cela dans mon premier grand texte sur ce thème de l'art comme expression fondamentale de l'humain. Je suis parti d'Ernst Bloch qui avait dépassé de beaucoup tout ce qui s'était écrit en matière de « critique marxiste de l'art », y découvrant le rôle décisif du préconscient et de l'inconscient. Une telle critique marxiste pouvait se recomposer avec celle du surréalisme.



« PLUS DE CONSCIENCE ! »

CT : *Comment la dialectique de l'esprit (ou de la pensée), dont tu as parlé en préfaçant l'un des recueils de textes de Vincent Bounoure, peut-elle contribuer à la politique révolutionnaire et à la compréhension du passé, et en quoi contribue-t-elle à la compréhension des événements ?*

M. L. : Il est décisif de voir comment l'histoire a été pensée par ses acteurs eux-mêmes. Prenons, par exemple, l'apport de Daniel Guérin à propos de la Révolution française. Pour comprendre comment Robespierre a creusé sa propre tombe, il faut comprendre la pensée de Robespierre. Sinon l'histoire devient un affrontement entre bons et méchants, indéchiffrable ! Alors qu'il faut comprendre les causes profondes de certaines erreurs, et même de crimes. Dans le chapitre que je consacre à Freud et Fromm, je montre comment ce dernier a mis en évidence les limites idéologiques et philosophiques de la pensée du premier. Cela conduit à l'importance du problème de l'idéologie en histoire, au sujet duquel les travaux marxistes se sont montrés particulièrement déficients.

Pourtant, il suffit de lire *L'Idéologie allemande*. Certes, il y a une idéologie dominante, mais elle n'est pas la seule ! Il y a des idéologies dominées, et toutes en mouvement. L'histoire de la pensée bourgeoise le montre de façon étonnante. Si, à son début, toute idéologie de classe dominante est de bonne foi, cela s'inverse lorsque cette classe est en déclin et ne peut plus croire à ses propres valeurs dans son conflit avec une idéologie de classe nouvelle. Ainsi de la mauvaise foi qu'on voit aujourd'hui avec les « droits de l'homme », proclamés en théorie et bafoués tous les jours.

CT : *Cette dialectique de la pensée permet-elle aussi d'interpréter les échecs du mouvement révolutionnaire ?*

M. L. : La situation actuelle de ce pays le montre, avec une opposition majoritaire qui ne parvient pas à s'exprimer et à renverser l'ordre des choses, engluée qu'elle est dans un chaos idéologique.

Du côté des historiens, « l'école des *Annales* » m'a aussi enseigné qu'il y a deux niveaux de l'histoire, qui ont chacun leur rythme, rapide ou lent. L'histoire lente, c'est par exemple celle des religions qui constituent un frein extraordinaire parce que cela se passe au niveau de l'individu. Mais les deux parfois s'entrechoquent, comme dans la tectonique des plaques. Un exemple récent de la validité de cette réalité est fourni par la Yougoslavie, Etat artificiel et composite né des traités issus de la Première Guerre mondiale, pays de bric et de broc surmontant ses contradictions grâce à Tito et d'autres communistes ne faisant pas allégeance à Staline, mais finissant par se bureaucratiser aussi. D'où l'éclatement du pays, où réapparaissent les Tchetsniks et les Oustachis, ressurgis de cette histoire lente.

CT : *Ton livre laisse néanmoins une large place à l'optimisme, à des perspectives d'avenir, et c'est à ce titre une sorte de manifeste.*

M. L. : Mon optimisme presque congénital de Normand a été conforté par le marxisme ! Mais la nécessité du socialisme a été mise à mal par la succession des revers mondiaux, qui ont fait apparaître une dialectique né-

MARXISME ET CULTURE

gative. Rosa Luxemburg avait déjà évoqué cela, en définissant l'alternative « socialisme ou barbarie », expression qui a fait florès après elle. C'est ainsi que l'optimisme venu de Marx (qu'il faut ramener à ses raisons exactes, non un fatalisme, mais le constat jusque-là des progrès des civilisations, y compris de la bourgeoise) s'est trouvé devoir être corrigé, en particulier suite à la Deuxième Guerre mondiale. Cela a été discuté par les trotskistes, et dès les derniers jours de Trotsky, avec l'hypothèse d'une universalisation du modèle de la société bureaucratique. Mais il n'y a pas eu de destruction du prolétariat. On assiste au contraire à son extension générale, mais sans que celui-ci ait atteint sa conscience de soi. Mon optimisme est ainsi tempéré de façon dialectique. La barbarie semble actuellement progresser à grands pas, mais cette progression n'est peut-être qu'en surface, dissimulant les mouvements profonds de l'histoire lente.

CT : *Quel message faut-il tirer de ton livre ?*

M. L. : Plus de conscience ! Il faut prendre réellement en compte l'histoire, et en tirer une véritable conscience de l'histoire. Beaucoup de jeunes intellectuels d'aujourd'hui ne voient la révolution que sous l'angle de la philosophie, à rebours de ce qu'écrivait Marx. Qu'ils abandonnent la philosophie, qu'ils se mettent à l'histoire !

CT : *« Plus de conscience ! » : tu reprends donc à ton compte la formule employée par Breton en 1935 pour résumer la leçon de Marx, que le surréalisme incluait dans ses propres exigences... Penses-tu que celles-ci sont toujours d'actualité et peuvent aujourd'hui être menées à bien ?*

M. L. : Oui, elles sont d'actualité, mais le problème, c'est qu'il n'y a certainement pas suffisamment de « têtes », actuellement, du côté du surréalisme comme du côté du marxisme révolutionnaire. Mais avec plus de conscience, il peut y avoir retour à une dialectique positive.

Propos recueillis par
Gilles Bounoure, Andrea D'Urso et Francis Sitel